

La farce communiste a Duplessis

Un heureux 1939

A l'aurore de 1939 nous prions nos lecteurs et en général tous ceux qui s'intéressent à "L'Autorité" d'accepter nos souhaits de bonheur.

Notre journal est aujourd'hui le plus vieil hebdomadaire de langue française à Montréal, ayant victorieusement traversé le cap de sa vingt-cinquième année d'existence.

Feuille foncièrement catholique, "L'Autorité" a toujours combattu les bons combats, tout en ne cachant pas sa façon de penser, lorsqu'une cause en valait la peine.

Elle entend continuer, et comme par le passé sans peur et sans reproche, quoiqu'il puisse lui en coûter. Puisse le Destin lui être favorable!

GILBERT LARUE.

MONTREAL EST EN FACE D'UN DEFICIT DE MULT MILLIONS

L'échevin Savignac, chef de l'exécutif, parlant en français, et l'échevin Kerry, parlant en anglais vendredi soir à la radio, ont tous deux présenté une peinture plutôt sombre de la situation financière de la ville de Montréal à l'heure actuelle. Voici quelques passages, les plus caractéristiques, de leurs discours :

"Ne soyons pas surpris", dirent les deux conférenciers, qu'avait tout d'abord présentés Son Honneur le maire Houde, "que la cité soit parfois embarrassée dans ses finances, si l'on songe que la province lui doit une somme d'environ \$3,817,000 au compte des allocations de chômage. Si ces sommes étaient payées comme elles devraient l'être présentement, la position financière de la ville serait autrement plus avantageuse.

"Les anciens administrateurs ont prétendu tout récemment, juste à la veille de l'élection que le surplus budgétaire pour les six premiers mois de l'année se chiffrait à \$340,000, ce qui est à tout le moins exagéré, que s'il y a un surplus il ne s'élèvera pas à plus de \$9,000 et encore n'est-ce que sur le papier. Ce surplus n'est certainement pas confirmé, voire même justifié par la façon dont les anciens administrateurs ont manipulé les fonds publics et ont équilibré plus ou moins le budget à coup d'expédients.

"Dans certains milieux, on nous a demandé si la cité pourrait équilibrer le budget cette année. La chose nous paraît fort improbable et vous pouvez vous faire une idée de la succession qui vient de nous être laissée par l'administration précédente. En consultant M. Lactance Roberge, directeur des Finances, ce dernier nous apprend que le budget se chiffrera par un déficit d'environ \$2,400,000, sans compter le coût des allocations de chômage que l'on peut estimer à un chiffre global de \$5,000,000 par année."

QUEL SERA DONC LE PROCHAIN SOUS-MINISTRE DES PECHERIES?

Que l'hon. J.-E. Michaud remplace le tory et francophobe Found par un fonctionnaire moins moule. — Plusieurs candidats.

(Dépêche spéciale à "L'Autorité")

Ottawa, 30. — L'honorable J.-E. Michaud, ministre des Pêcheries, aura bientôt à se choisir un sous-ministre, la place étant vacante depuis la veille de Noël. Les aspirants sont, on s'en doute bien, nombreux. Si d'aucuns ont l'habileté nécessaire à de telles fonctions, d'autres, par contre, n'ont tout au plus que le mérite d'être de savants tireurs de ficelles. En raison du rôle de premier plan que jouent les sous-ministres à Ottawa, les provinces dont, en l'occurrence, les intérêts immédiats sont en jeu, sont le théâtre d'une jolies cabales. Ainsi, la Colombie Anglaise désire voir accepter le major J. A. Motherwell, agent du ministère des Pêcheries à Vancouver, tandis que la Nouvelle-Ecosse fait mousser la candidature de M. Vincent J. Pottier, député fédéral de Shelburne-Yarmouth. Le Dr C.-J. Véniot, fils de l'ancien ministre des Postes, feu l'hon. Pierre Véniot, représentant aux Communes le collège électoral de Gloucester, est poussé de l'avant par le Nouveau-Brunswick comme étant le type idéal. Ces concurrents déclament, à première vue, tous les autres.

A cela la province de Québec n'est pas indifférente. Nous aussi avons des gens qui vivent de la pêche. Néanmoins, confiants dans le jugement de l'hon. J.-E. Michaud, nous croyons que le prochain sous-ministre n'aura rien de son prédécesseur. M. William A. Found, ce dernier n'ayant laissé au département des Pêcheries d'autre réputation que celle d'avoir, depuis son entrée en fonctions, en 1928, pêché en eau trouble.

Francophobe farouche — et le service civil, hélas ! — dirige de ces gens-là — le sieur Found, bien qu'il fut attaché aux Pêcheries, n'aimait guère le poisson, mais il mangeait à pleine goule du "Canayan". Bien que le mot "found" signifie "trouvé" en français, tous ceux qui connaissent le "disparu" déclarent que cette incompétence ambulante de 65 ans n'était en réalité qu'une moule.

Le cas du dénommé Found n'est cependant pas unique. Beaucoup d'autres sous-ministres sont à la fois tories de la plus belle eau et francophobes d'une eau beaucoup moins limpide. Il est temps qu'un tel état de choses prenne fin. Sinon, le parti libéral sera le premier à en souffrir aux élections générales qui s'approchent.

VIGILANT.



ENTRE HITLER ET SCHICKLGRUBER

Il y a toute une différence. — Pourquoi le père du futur Führer changea d'étiquette "What's in a name"?

Pascal, l'homme aux "Pensées" profondes, a écrit que si Cléopâtre, reine d'Égypte, avait eu le nez plus court, l'histoire du monde n'aurait pas été la même. Supposons à Cléopâtre un nez retroussé comme celui de la défunte Marie Scapulaire, croyez-vous qu'Antoine se serait amouraché de cette horreur? Alors, pas de querelle entre Octave et Antoine, pas de bataille d'Actium.

Or un autre mystérieux tournant de l'histoire vient d'être révélé au monde étonné. Ce fait s'accomplit le jour où dans un village autrichien, il y a près de cinquante ans, un domanier nommé Schicklgruber se rendit au bureau d'état civil et demanda à changer de patronyme. Il se mariait pour la troisième fois et désirait prendre le nom de sa jeune épouse... qui s'appelait Hitler.

Le lecteur a compris, j'imagine, que le Destin se prononçait ce jour-là, avec autant de conséquences que le jour où il déposa une pierre dans la vessie de Cromwell, ce dont celui-ci mourut. Il parlait à l'oreille de fonctionnaire autrichien et lui disait que Schicklgruber est un nom impossible à porter en certaines circonstances et que son fils, conducteur d'une liasse, ne réussira qu'à condition de porter un nom simple, sonore, facile à retenir. "What's in a name", comme disent les Anglais.

Des Allemands, des Autrichiens consultés afin de savoir si l'assemblage des syllabes Schicklgruber pouvait paraître ridicule, ont répondu : "Pas du tout, mais le nom est provincial en diable, et sent son terroir d'une liasse. C'est comme qui dirait chez nous l'aspepoil, l'ranche-montagne et Sansfaçon. Combien d'illustres, en prenant ce pseudonyme, ont bien compris ce genre de péril. Les grands hommes n'acceptent pas toutes les fatalités.

On n'aurait jamais pu crier en effet : "Heil Schicklgruber!" forger les mots de schicklgruberisme ou d'antischicklgruberisme. Si par hasard le fils du domanier autrichien avait hérité de son patronyme primitif, sa carrière eût été brisée presque au début. Consultez l'histoire.

Entendez-vous nos fascistes canadiens, criant, au lieu de Heil Arcand — Vive Passepoil!

— Vive Tranchemontagne! — Vive Sansfaçon!

Il y a bien l'exemple de Napoléon, qui surmonta un handicap de linguistique, mais n'est pas Napoléon qui veut.

Il s'appelait Napoléon Bonaparte et ses camarades de l'école de Brienne se moquaient sans cesse de son nom qu'il prononçait avec l'accent corse : Napoléon. Ils l'appelaient le "naïlle-au-nez".

Supposiez que Napoléon se fut nommé Timoléon. Il s'en fut tiré tout de même, et c'est Timoléon, timoléonisme qui nous paraîtraient le vocable majestueux.

Épique. Si on en croit Rostand, l'auteur de "l'Aiglon", le nom de Napoléon finit par sembler si noble à ses adversaires qu'ils répandirent la légende que c'était un nom usurpé et qu'il s'appelait tout bonnement Nicolas.

Ce fut peine perdue. Il aurait même supporté Pantaléon — qui a donné Pantaloon, le personnage des farces italiennes.

Mais j'y pense : Pantaléon, ne fut-ce pas le prénom d'un de nos lieutenants-gouverneurs, Pantaléon Pelletier, dont l'aide-de-camp était le somptueux lieutenant-colonel Victor Pelletier. Si somptueux, même, qu'après leur visite à un couvent, une fillette disait à sa mère : — Nous avons reçu le lieutenant-gouverneur en bel uniforme, et il était accompagné d'un vieux monsieur en habit noir, son aide-de-camp.

MISTIGRIS.

IL LOUCHAIT

Filant à toute allure, dans sa superbe voiture, un jeune homme qui eût été bien s'il ne louchait pas, manqua d'écraser un piéton. Furieux, il l'apostropha avec véhémence : — Dites donc, vous! est-ce que vous ne pouvez pas regarder où vous allez?

Et le passant de répondre : — Et toi, espèce de malotru, tu ne peux pas aller où tu regardes?

APRÈS LA "CONVERSION" DE GASTON PILON, C'EST CELLE DE JEAN PÉRON. — "PAS D'ARGENT, PAS DE SUISSES!" — LA RAGE DU PREMIER MINISTRE EN APPRENANT LA VICTOIRE DE CAMILLIEN.

(Dépêche spéciale à "L'Autorité")

Québec, 30. — L'impression que M. Duplessis a inventé de toutes pièces le danger communiste dans le Québec, afin de le mieux combattre en instituant sa loi du cadenas, s'affirme de plus en plus. Bien entendu, notre Mauricien, en présentant cette législation à la Législature, n'entendait aucunement combattre les communistes, dont il n'avait pas la moindre crainte. Son but était de ligoter les libéraux, les hamélistes, les gounistes, enfin tous ceux qui tenteraient de l'empêcher. Il aurait commencé par cadenasser "L'Action Catholique", qu'il traitait de feuille communiste, si la crainte d'encourir la colère du cardinal Villeneuve ne l'en avait empêché. Afin de tirer une vengeance sournoise du cardinal, il prétendit que celui-ci avait demandé l'adoption de la loi du cadenas, ce qui lui valut un clinglant démenti de la part du prince de l'Eglise, dans un discours sensationnel prononcé à Sherbrooke.

J'apprends que ma dépêche de la semaine dernière, accusant MM. Duplessis et Hepburn de subventionner "Clarté" et "Clarion", journaux soi-disant communistes, imprimés à Toronto, a fait du chemin. Personne ne saurait nier, à moins d'être démenti de la plus petite parcelle d'intelligence, que le fait, par "Clarion" de demander aux communistes de Montréal, à peu près inexistantes, de voter pour Camillien Houde au nom de l'idéal de Moscou, personne ne saurait nier que ceci est un article sollicité et payé.

"PAS D'ARGENT, PAS DE SUISSES!"

Les observateurs de quelque bon sens ont toujours prétendu que les communistes du Québec, quelques centaines de pauvres diables au plus, n'ont toujours eu à leur tête que de sinistres farceurs. La "conversion" de Gaston Pilon fut le premier exemple à citer. Après avoir blasphémé à jets continus, afin de se faire mettre en prison, cet individu proclama soudain qu'il venait de voir clair et qu'il allait désormais assumer le rôle rempli par saint Paul. Les prédications de Gaston durèrent jusqu'à ce qu'il fut arrêté pour avoir empoché les fonds destinés à une association de chômeurs celtobataires. Ce procès a été fixé au 10 janvier, et l'on se demande comment celui qui porte le titre de "Grand Converti" s'en tirera.

Un deuxième "grand converti" vient de surgir à l'horizon : M. Jean Péron, qui fut candidat contre l'hon. Fernand Rinfret dans Saint-Jacques, à Montréal, et qui vint ici, à Québec, tenir dans le quartier Saint-Sauveur une assemblée publique qui ne se termina point, mais commença par une bagarre. Le maire du temps s'était fait voter une somme de plusieurs milliers de dollars, dont il ne rendit jamais compte, pour combattre le communisme et il est permis de se demander aujourd'hui si M. Péron n'avait pas été invité à jouer un rôle là-dedans. D'où vient d'ailleurs M. Péron? Les uns le disent Français, les autres Belge, les autres Suisse, en vertu du proverbe : Pas d'argent pas de Suisses...

"La Patrie" dominicale, où M. Louis Francoeur, homme-lige de M. Duplessis, fait la pluie et le beau temps, nous annonce (c'est du moins ce que j'ai lu sur un placard à Québec) que M. Péron n'est plus communiste; que ce qu'il a vu au pays des Soviets a opéré sa conversion; que M. Péron est un érudit de bonne foi, qui a le courage de brûler ce qu'il a adoré, dès qu'il a constaté qu'il adorait un faux dieu. Le premier article du nouveau converti paraîtra dans "La Patrie" du 1er janvier et Staline n'a plus qu'à éteindre sa pipe dans le Kremlin.

Ceci étant, il ne faudrait tout de même pas prendre les Canadiens pour les derniers des mufles. Les Européens frais débarqués dans cette province sont déjà si disposés à nous juger pour des Algonquins, des Hurons et des Iroquois, que nous aurions tort de les encourager dans cette voie. M. Péron est sans doute l'un de ceux-là. Il passe pour être un ingénieur en mines qui se cassa une jambe dans un accident qui n'aurait pas dû lui arriver. Il fut alors recueilli par un monsieur qui n'a rien de communiste, puisque c'est un millionnaire gavé de contrats par l'administration Duplessis. Il fit ensuite deux voyages en Europe, dont le premier fut apparemment payé par le Komintern, puisqu'il se rendit en U.R.S.S., mais nous croyons que les fonds de son second voyage vinrent d'autres sources, puisque nous sommes en mesure de penser que M. Péron visita principalement l'Italie et l'Allemagne (particulièrement l'Autriche) qui ne sont certes pas des pays communistes.

Observons ici que M. Péron, dans les nombreuses rencontres qu'il eut avec la police, ne reçut jamais le moindre rhume, tandis que ses gardes du corps en prenaient plus que pour leur rhume. Evidemment la Providence, surtout depuis l'accession de M. Duplessis, opère beaucoup de miracles dans cette province...

LA RAGE DU "NOBLE-LAID"

S'il faut en croire les méchantes langues, les Furies qui poursuivent MacBeth, après l'exécution de son horrible forfait, n'étaient que feux follets, comparativement aux excès rabiques qui ont secoué Le-Noble-Laid des Trois-Rivières, lorsqu'il réalisa l'étendue de la catastrophe survenue à ses principaux racleurs lors de la toute récente consultation municipale à Montréal.

C'est pourquoi je suis forcé de m'incliner quand on m'assure que le "cheuf" a, au cours d'un conciliabule particulier, enrichi le vocabulaire national de maints termes cambrionniers. L'on m'affirme que, plongé dans la plus dangereuse des incohérences, il émule Svengate gardant sous le joug de ses yeux de hibou ses valets piteusement aplatis. Délaissant les gloussements d'amour qui lui ont valu de la part de certaines petites dames le qualificatif de "bec de pigeon", le Cyrano trifluvien a chapitré d'importance ses mignons. Pendant ce qui parut un temps interminable à ses souteneurs ahuris, l'"Ogre National" tonitrua sa rage à la ronde. Personne ne fut oublié. L'atroce situation durerait peut-être encore sans l'intervention opportune de l'argenteux président du Conseil Législatif qui, las de hocher de la tête proposa, au grand soulagement de la confrérie... la mise en conserve de tous les griefs, afin d'en faire autant des produits Raymond.

ROBUR.

JOYEUX JOUR DE L'AN!



Le bon peuple "canayen" fait le beau rêve que MM. Mackenzie King et Hepburn se donnent la main pendant que M. Duplessis s'amuse avec quelques jouets.



M. CARIGNAN BOTTERA-T-IL DEHORS LE FRANCESCHINI?

(Dépêche spéciale à "L'Autorité")

Québec, 30. — Depuis que l'hon. Anatole Carignan est devenu ministre de la Voirie, le signor Vincenzo, alias "James", alias "Jim" Franceschini n'en tire pas aussi large, lui qui, grâce à l'appui de son protecteur Mitch Hepburn, était devenu en quelque sorte le "roi routier" du Québec. Aussi bien, au lieu d'aller passer cet hiver trois mois en Floride selon son habitude, doit-il aller les passer en Italie, où l'attend le Duce, auquel il a présenté deux si beaux poneys.

L'hon. M. Duplessis lui disait souvent de ne pas se présenter à son bureau exhibant sur le revers de son habit l'insigne maçonnique des "shriners". L'hon. Anatole Carignan serait allé encore plus loin. Il aurait exigé que l'entrepreneur torontois se présentât à lui avec l'insigne des Chevaliers de Colomb, ce qui embête royalement le Franceschini. Est-ce une manière comme une autre d'en débarrasser le Québec?

OXO.

"patois". Si ce critique allait en France, il constaterait que tous les Français n'emploient pas un langage aussi impeccable que Gaby Morlay et les siens, pour ne citer que l'argot parisien, comme s'il allait en Angleterre, il constaterait aussi que les Londoniens n'ont pas la même prononciation que nos messieurs de la partie-ouest. Est-ce à dire que les 200,000 Anglo-Saxons de la métropole parlent un patois?

Depuis quelque temps, trop longtemps même, la radio nous barbe les oreilles avec les additions d'une chanteuse de "la douce France", qui n'a pas dû chanter de sa vie, si ce n'est il y a un quart de siècle, et qui n'a même pas la ressource d'être une "discuse", bafoflant plus que prononçant ses mots. C'est le cas de la "célèbre vedette" des cigarettes Buckingham, dont le ton lugubre et cavernes est plutôt approprié à un "Misère" qu'à un chant d'amour. Quand donc on vient nous dire que Mlle Paulette Mauve est des Folies-Bergère, on nous passe à savon, si tant est que les Folies-Bergère ne soient autre chose que le "royaume" de la chanson. Il est honteux pour elle que les directeurs de la compagnie Tuckett, ne comprenant sans doute pas un traître mot de français, n'ouvrent pas leurs radios au quart d'heure de Paulette, parce qu'il y aurait longtemps que la "délicieuse artiste", selon son introducteur, aurait fait ses malles pour Paris et plus vite que ça!

Nous n'avons rien à dire contre les barbiers qui se contentent de raser les clients, car en général, ce sont de fort braves gens et il n'y a pas de sot métier; mais nous avons beaucoup à dire contre les barbiers genre Adhémar Raynault, Jean-Baptiste Bellemare et autres, qui aspirent à raser impunément la population de Montréal ou de la provin-

VULCAIN.

TROUBLANTE VISITE A UN SORCIER D'AUJOURD'HUI

On en trouve encore. — Ils mènent un vie paisible... et respectée. — Des gens qui se sont laissés prendre eux-mêmes à leur sorcellerie. — Interview.

Un sorcier a tué un homme qu'il accusait de lui jeter des sorts. Cela s'est passé en France, mais aurait pu aussi bien se passer au Canada.

Les journaux, comme on pense bien, se sont émus, et c'est ce qui a engagé le grand hebdomadaire "Reflets" à envoyer dans une commune de Seine-et-Marne, pas très loin de Paris, un représentant qui a pu constater que si les crimes de sorcellerie se font de plus en plus rares, les sorciers existent encore. Voici le palpitant récit du reporter :

Un dimanche après-midi, pluvieux et un peu froid, j'étais à boire quelque chose de chaud à l'unique bistro du pays qui s'intitule bizarrement : Estaminet.

Je n'étais pas le seul à avoir eu cette idée, ni même le seul à avoir apporté, bourré, fumé ma pipe. Aussi, vers quatre heures de l'après-midi, l'air était lourd et coloré; on se voyait à peine d'une table à l'autre et quelques paysans désoufflés, qui avaient bien bu et qui ne jouaient même pas à la belote, commençaient à parler haut.

Donc mes voisins élevaient de plus en plus le ton. A qui s'adressaient-ils? La patronne demeurait placide derrière son comptoir en gros bois et ne semblait prêter aucune attention.

APRES QUELQUES VERRES

Tout à coup, j'entends une phrase qui me fit dresser l'oreille:

— Dis-le, mais dis-le donc que tu es un sorcier qui fais des guérisons et des envoûtements...

Un homme, semblable aux autres dans son costume des dimanches, se leva, pas très sûr de ses jambes, et vint à s'asseoir à ma table. La patronne lui apporta une bouteille de vin gris, comme s'il s'agissait d'une coutume, et il commença un long monologue:

— Oui, je suis sorcier, parce qu'on l'est dans ma famille, de mère en fils, et puis de père en fille. Moi, je suis un fils qui le tient de sa mère, et ma fille, elle est déjà comme moi...

Il ne s'inquiétait pas de savoir si je l'écoutais en continuant à fumer ma pipe. Même il n'aurait eu aucun plaisir à me voir m'intéresser à ses déclarations ou l'interroger. Il n'en poursuivait pas moins, d'autant plus lentement qu'il avait de la peine à trouver ses mots:

— Vous vous demandez quel est mon métier, hein? Parce que ce n'est pas un métier d'être sorcier et que vous savez bien que je ne travaille guère à la ferme. Eh bien, je guéris les malades, vos tribunaux n'y peuvent rien: je connais la loi, alé, et je ne suis pas un ignorant. Il faudrait se lever de bonne heure pour me prendre. D'abord, je ne fais rien de mal: je ne rends que des services. Alors, pourquoi chercherait-on du mal à celui qui n'en fait pas aux autres? Il n'y a pas de mal au métier: nous autres, on a ça dans le sang; quand on est tout petit déjà ça nous travaille. Celui des parents qui a le don le voit bien et il vous apprend peu à peu ses recettes. Lentement, parce qu'il ne faut pas trop en savoir à la fois; ainsi voyez: ma mère m'a appris à "décaiser" les épaules quelque temps avant sa mort, quand elle se sentait déjà partir, et ma fille, elle ne saura pas de sitôt...

Il n'avait pas besoin d'être questionné pour repartir de lui-même.

L'ANTRE DU SORCIER

Soudain il se leva, en disant: — Mais il faut que vous veniez voir: je ne vole pas l'argent qu'on me donne; cela suppose tout un attirail et puis il faut savoir écrire toutes sortes de mots.

Je le suivis jusqu'à sa maison que je connaissais bien et il me fit monter dans sa chambre. Sûrement, c'est là qu'on venait le consulter, car une sorte de décor était dressé avec un soin naïf: une lourde chaise, toute en bois, avec un dossier très haut, tenait seule le milieu de la pièce. Dans un coin, un guéridon avec des bougies en tas, quelques-unes neuves, quelques-unes peintes. Sur le même guéridon des plantes séchées et du buis encore vert ajoutait au désordre.

De l'autre côté de la chaise une petite table à deux étages, qui ressemblait un peu à un établi, supportait des boîtes en

carton de toutes les couleurs et des instruments bizarres.

Dans la cheminée il y avait beaucoup plus de chenets, de pelles et de pinces qu'il n'en faut pour supporter et entretenir un feu ordinaire. A côté un petit réchaud à alcool voisinait avec des casseroles de toutes tailles, dont la seule ressemblance tenait dans un dépôt gris noir collé au fond et sur les bords de chacune d'elles.

Au mur était pendue une petite armoire, tout à fait pareille à ces armoires de pharmacie qu'on voit dans les hôpitaux; mais elle était en bois brun, non ripoliné. Par l'entre-bâillement de sa porte on voyait des fioles multicolores.

Quand j'essayais maintenant de décrire "l'antre du sorcier", je dois bien reconnaître qu'il ne contenait rien de bien extraordinaire, propre à frapper l'imagination. N'imorte qu'elle salle de consultation de médecin est beaucoup plus impressionnante. (Peut-être ce sont eux les vrais sorciers). Mais les habitants du village ne doivent pas souvent avoir vu de salle de consultation de médecin.

Et lorsque mon sorcier eut tiré les rideaux et allumé deux bougies, je changeais d'avis: tout prenait un sens nouveau et le décor s'anima soudain, se mettait en place.

Une boule de verre que je n'avais pas encore remarquée miroitait sous la lumière des bougies. Sans doute était-ce un phénomène tout à fait naturel, mais elle me parut concentrer soudain toute la lumière de la pièce et je ne sais quel esprit.

Allais-je croire à ce sorcier? Il ne m'en laissa pas le temps, car il reprit son boniment.

ENVOUEMENTS ET GUERISONS

Avouons-nous incapable de traduire sans le trahir l'inimitable monologue qui suivit. S'il s'adressait nominativement à moi, c'est à lui-même que le sorcier parlait.

Tout de même j'ai pu recueillir quelques recettes, que je vous livre comme on me les a dites, sans vouloir vous conseiller de les essayer. Ces recettes de la sorcellerie courante vous les trouverez, avec des variantes peu sensibles, dans n'importe quelle région où officient encore des sorciers—on les appelle toujours ainsi à la campagne, où l'on n'a pas peur des mots.

Si vous avez peur des serpents, il faut balayer les feuilles mortes devant votre porte les soirs de pleine lune. Mais les serpents vous seront bien utiles pour plusieurs recettes. Par exemple, si vous souffrez de rhumatismes, n'hésitez pas à vous faire mijoter un bon bouillon de vipère, préalablement coupée en morceaux. C'est souverain et radical: du moins mon sorcier l'affirmait.

Par contre, il m'a semblé que la technique ou, du moins, le matériel des envoûtements n'a pas beaucoup changé depuis les temps les plus reculés. Ce que ne m'a pas dit mon sorcier, parce qu'il ne le savait certainement pas, c'est que la pratique de l'envoûtement, c'est-à-dire d'une opération tentée sur une personne et effectuée par le truchement d'une image ou d'une représentation de cette personne, remonte à l'antiquité et se retrouve chez tous les peuples. Aux philosophes et aux ethnologues de dire pourquoi: notre sorcier n'était pas si savant et il faut vous contenter de son enseignement.

Les clous continuent à jouer un rôle des plus importants; enfoncer trois espèces de clous dans l'effigie d'un ennemi pour la planter dans un arbre, c'est l'empêcher définitivement de nuire. De même lorsqu'on traverse une bougie de trois clous et qu'on l'allume.

Dans sa demi-ivresse, quelque chose préoccupait notre sorcier: — Surtout, il ne faut pas croire que ce soit mal, les envoûtements. Cela ne tue pas vraiment les personnes envoûtes (sic) mais, après, elles ne peuvent plus faire le mal. Et, toujours, ce sont elles qui ont commencé; souvent en employant des moyens défendus, qui, eux peuvent faire l'irréparable (resic).

Comme le bien est toujours lié au mal, le métier de guérisseur va de pair avec celui d'envoûteur. Je vous fais grâce des guérisons miraculeuses



LES TÉLÉPHONES TRAGIQUES

A part la pièce "Au Téléphone" et le film "O. K.", combien de drames réels se déroulent au bout du fil!

On n'a pas eu ce fait divers en Amérique et d'autres encore que nous reproduisons: à Toulon, France, une jeune femme est appelée au téléphone par son ami qu'elle venait d'abandonner: — Si tu m'abandonnes, disait l'ami, un ouvrier de l'arsenal nommé François Lucitelli, je me tue.

Comme la jeune femme ne semblait pas croire à la résolution du malheureux, il insista: — Réponds-moi immédiatement ou j'appuie sur la gâchette!

L'homme tenait en effet un revolver qu'il appuyait sur sa tempe; troisième sommation: — Tu ne veux pas? Eh bien, écoute!

Une détonation. L'homme s'écroulait dans la cabine téléphonique: une cabine de taxi-phonie, cependant que des passants accouraient. Quelques minutes après, une jeune femme affolée arrivait devant le taxi-phonie, criant: "Ne te tue pas, mon Dieu, François, ne te tue pas!" Trop tard. Du moins sait-on que le désespéré ne parvint qu'à se blesser grièvement: on peut croire à une prochaine réconciliation et le cinquième acte du drame sera, nous l'espérons, heureux.

L'AFFAIRE MILLS Moins favorable le dénouement de l'affaire Mills, en Amérique, il y a vingt-huit ans. Vers huit heures du soir, un poste de police est alerté par une sonnerie; au bout du fil, une voix à peine perceptible. C'est un enfant qui appelle et qui murmure:

— Des voleurs sont chez nous... je suis seul avec ma petite sœur... j'ai peur...

"J'ai peur", le S.O.S. tragique! l'enfant parle d'une voix étouffée; il ne veut pas être entendu; sans aucun doute, il téléphone d'une pièce voisine de celle où opèrent les bandits. Les policiers demandent l'adresse, puis:

— Mettez des meubles contre votre porte, barricadez-vous, nous arrivons!

Ils partent. A moins de deux cents mètres du poste de police, leur auto dérape, va se briser contre un mur; le policeman qui a pris la communication et qui sait l'adresse des petits enfants en danger est tué; deux autres sont légèrement blessés; ils courent au poste, demandent le central téléphonique, s'efforcent de retrouver l'origine du coup de téléphone; par un concours de circonstances navrantes, ils n'y parviennent qu'après près d'une demi-heure de recherches, ils repartent. Lorsqu'ils arrivent à la villa cambriolée, silence total. Ils enfoncent les portes, se hâtent: les deux enfants, 13 et 7 ans, gisent, égarés dans le bureau. Détail sinistre: le garçon tient encore le téléphone à la main.

Il semble bien, après enquête, qu'il ait été surpris par les bandits comme il allait lancer un deuxième appel, plus pressant que le premier.

Il y a un peu plus d'un an (9 octobre 1937) un homme d'affaires nommé Adrian Jacobs, à New-York, recevait un appel:

— Hello! Adrian? Je veux vous dire seulement ceci: je vais m'empoisonner aussitôt après avoir raccroché. Adieu!

Il avait reconnu la voix de sa femme, dont il était séparé depuis un mois. Il alerta le central. L'appel venait d'Hollywood. La police fut prévenue. Elle arriva trop tard. Emportée à l'hôpital, Mrs. Jacobs, fut soignée énergiquement et ramenée à la vie.

Appel analogue, le 5 janvier 1935, en Angleterre, à Coltishall. Un matin, William Neville Carpenter, assassiné par un de ses compagnons (William Wallen) eut la force, pendant que son meurtrier s'acharnait sur lui, de faire tomber l'appareil téléphonique (non automatique) et de lancer un appel in-

extremis, au hasard, sans savoir s'il serait entendu. Il le fut. Mais Carpenter ne put cependant être sauvé: il eut le temps de dénoncer son assassin, qui, au surplus, se suicida avant d'être arrêté.

DRAMES RECENTS

Le 15 novembre 1927, à New-York encore, l'avocat Peter Olde était en conversation avec un de ses clients. M. Herbert Melsternech, lorsqu'il entendit deux coups de feu. La conversation s'arrêta aussitôt, et l'avocat ne perçut plus que des plaintes, un râle. Melsternech venait d'être tué par son propre beau-frère avec la complicité, sembla-t-il, de sa femme. On assure que c'est ce fait divers qui donna leur première idée aux auteurs du film O. K. où l'on voit la petite amie du jeune journaliste qui triomphe des gangsters apprendre l'assassinat de son fiancé en écoutant une transmission radiophonique: devant le micro, le garçon fait le récit de ses exploits. Des complices de ceux qu'il vient de faire arrêter surgissent derrière lui et l'abattent à coups de revolver.

On aurait beaucoup à dire encore sur ce sujet et d'autres connexes. Nous resterons sur un drame tout récent, et qui fit un énorme bruit en Amérique. Le 5 janvier 1938, la célèbre star Ruth Etting, la plus populaire chanteuse radiophonique du nouveau monde, recevait un coup de téléphone de son premier mari, le colonel Martin Snyder "Je saute dans un avion, disait le colonel et je viens vous tuer; après quoi, je me tuerai aussi". La villa de Ruth, à Hollywood, fut immédiatement l'objet d'une surveillance spéciale. On ne vit point le Colonel. Au bout de plusieurs mois, la surveillance fut abandonnée. Le 17 octobre dernier Ruth Etting dinait avec son second époux, Myrl Anderson. Surgit Snyder qui abat Anderson de deux coups de revolver pendant que la chanteuse demandait téléphoniquement des secours; son S.O.S. est coupé de deux autres coups de revolver qui l'abattent à son tour. Mais déjà la police est là: Snyder est arrêté; Ruth n'a que des blessures superficielles. Moins de vingt minutes après le drame, toutes les stations radiophoniques américaines l'annoncent à leurs auditeurs. C'est, croyons-nous, un record.

Léon TREICH.

SOUSSIONS POUR MACHINERIE D'USINE

Des soumissions cachetées, portant la mention "soumission pour machinerie d'usine", et adressées au directeur des contrats, ministère de la Défense nationale, Ottawa, seront reçues jusqu'à midi le mercredi 5 janvier 1939.

Les soumissions ne seront prises en considération que si elles sont faites sur les formulaires fournis par le ministère et en conformité des conditions qui y sont stipulées. On peut obtenir ces formulaires, de même que le cahier des charges, en s'adressant au directeur des contrats, ministère de la Défense nationale, Ottawa; ou au commandant du district militaire no 6, Halifax, N.-E.; au commandant du district militaire no 11, Victoria, C.-B.; au Secrétaire du Haut Commissariat pour le Canada, Canada House, Londres, Angleterre.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions. L. R. LAFLECHE, Sous-ministre, Ministère de la Défense nationale, Ottawa, le 17 décembre 1938. Q.G. 46-71-2-5, f. d. 145.

MOTS CELEBRES

Il faut toujours se montrer circospect lorsqu'il s'agit d'attribuer la paternité d'un mot fameux.

Combien par exemple n'a-t-on pas prêté de nos propos humoristiques et qui leur étaient parfaitement étrangers à Tristan Bernard et à Bernard Shaw!

Cambonne, le général de Napoléon, a toujours réné le mot légendaire que l'on sait.

Ce mot, paraît-il, serait dû à l'un de nos confrères Bary de Saint-Vincent — mais on n'en a pas la certitude absolue.

La fameuse phrase de Gambetta, à propos de l'Alsace-Lorraine: "Pensons-y toujours! N'en parlons jamais!" ne fut pas imaginée par l'illustre tribun.

Il l'avait empruntée à un magistrat discours prononcé le 3 novembre 1871 par M. de Lespinnasse, avocat général à Paris.

Et M. de Lespinnasse avait lui-même... emprunté la phrase à L'Assaut de Ladislav Bolski, roman de Victor Cherbuliez.

Dans Le Roman d'un brave Homme d'Edmond About, on lit ces mots: "J'aime ma femme aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain".

Cette phrase ne rappelle-t-elle pas le poème de Rosemonde Gérard: L'Eternelle Chanson.

Car vous-tu chaque jour je t'aime davantage Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

On a dit aussi que le cri de "Vive la Pologne, monsieur!" avait été poussé par Charles Floquet.

Or les recherches de Jules Claretie paraissent établir nettement que cette phrase est due à Gambetta.

REFLEXION

On dit toujours que la face du monde aurait été changée si le nez de Cléopâtre avait été plus long, mais on ne dit jamais que la face de Cléopâtre aurait été changée, elle aussi.

AVIS D'APPLICATION

POUR DIVORCE

Je, AUDREY LOGAN, épouse séparée de corps et de biens de J. HAROLD WILLIAMS, demeurant tous deux en la cité et district de Montréal, donne par les présentes avis que je présenterai une requête, à la prochaine Session du Sénat du Canada, pour obtenir un divorce contre mon mari pour cause d'adultère. Montréal, 17 décembre 1938.

W. H. WILSON, Procureur de la Requérente.

EN FAMILLE

Ce jeune fat aime particulièrement une jolie femme qu'il ne connaît que pour lui avoir été présentée, mais il a un talent de persuasion assez limité.

Il la rencontre l'autre jour. — Comment allez-vous, madame? Et monsieur votre mari? — Très bien, je vous remercie. — Comment se porte votre exquise bambin? — A merveille. — Et votre délicate sœur? — J'en ai les meilleures nouvelles. — Madame votre mère est en bonne santé? — En excellente santé... Le silence tomba. Alors la jolie femme: — Vous savez que j'ai encore une grand-mère?

AVIS D'APPLICATION

POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que MARY FRANCES TODD LISTER, de la cité et du district de Montréal, de la province de Québec, sténographe, femme mariée sous le régime de la communauté de biens à Cyril Law Cardwell, commis, de la cité et du district de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son mari, ledit CYRILL LAW CARDWELL, pour cause d'adultère et de désertion. Daté à Montréal, province de Québec, le neuvième jour de décembre 1938.

GAMEROFF & FENSTER, Procureurs de la requérante. Suite 909, Themis Building, 10 ouest, rue St-Jacques, Montréal, Qué.

Le journal "L'Autorité", faisant affaires sous la raison sociale de "L'Autorité Enregistrée", a ses bureaux de rédaction et d'administration au no 3954 Parc Lafontaine, Montréal. Il est imprimé à "L'Editeur de Montréal Limitée", 1725, rue Saint-Denis.

CHAMBRE CONFORTABLE

C'est ce que vous appelez une chambre confortable? Mais lorsque je serai couché, mes pieds passeront par la fenêtre. — Ça n'a aucune importance: la fenêtre n'a pas de vitres.



AU COURS des quinze jours qui vont suivre, dans toutes les parties du pays, des milliers de gens retourneront vers le vieux foyer pour y passer les fêtes. Des familles entières se réuniront, des vieilles amitiés seront renouvelées et partout il y aura joie et gaité. Si, durant les fêtes votre foyer doit devenir le centre des réunions familiales et amicales, choisissez, parmi les marques célèbres ci-dessous, le breuvage qui conviendra le mieux à votre goût et à votre bourse.

WHISKYS

Table listing various whisky brands and prices: SANDY MACDONALD, HUNTLY BLEND, OLD MULL, ROBBIE BURNS, ST. ANDREW'S.

LONDON DRY GINS

Table listing various London Dry Gins and prices: BURNETT'S WHITE SATIN, BURNETT'S LONDON DRY, BURNETT'S ORANGE GIN, VICKERS' LONDON DRY, SEAGRAM'S SUPERIOR.

RYE WHISKYS CANADIENS

Table listing various Rye Whiskys and prices: SEAGRAM'S 'V.O.', SEAGRAM'S '83', SEAGRAM'S EXTRA SPECIAL, SEAGRAM'S KING'S PLATE, SEAGRAM'S OLD RYE, SEAGRAM'S WHITE WHEAT.

Produits de DISTILLERS CORPORATION LIMITED & JOSEPH E. SEAGRAM & SONS LIMITED, Montréal, Waterloo.

SOUVENIRS LITTERAIRES.

LA MARCHÉ DE LA FOLIE CHEZ GUY DE MAUPASSANT

Victime du champagne, de l'éther et de... l'éternel féminin. — La peur de la mort. — Lancement d'une bouteille de vitriol. — Petite fin d'un grand homme.

Je manquais rarement d'assister, à la Salpêtrière, aux célèbres Leçons du mardi du professeur Charcot, consacrées principalement à sa grande hystérie et à l'hypnotisme. Le Grand amphithéâtre était occupé jusqu'à la dernière place par le Tout-Paris: des écrivains, des journalistes, des élégants demi-mondains, tous dominés par la curiosité morbide de voir le phénomène de l'hypnotisme presque entièrement oublié depuis le temps de Mesmer et de Braid.

Ce fut au cours d'une de ces conférences que je fis la connaissance de Guy de Maupassant, alors célèbre par sa nouvelle Boule de Suif et son inoubliable Maison Tellier. Nous avions d'interminables conversations sur l'hypnotisme et toutes sortes de troubles mentaux; il ne se lassait jamais de tirer de moi tout ce que je pouvais connaître dans ce domaine. Il voulait aussi connaître tout ce qui se rapporte à la démenche: il recueillait alors la matière de son livre terrifiant Le Horla, peinture fidèle de son destin tragique. Il m'a même accompagné un jour dans une visite que je fis à la clinique du professeur Bismuth, à Nancy, lequel me mit en garde contre les fausses théories de l'école de la Salpêtrière en ce qui concerne l'hypnotisme. J'ai passé également deux jours sur son yacht, en qualité d'hôte.

Je me souviens parfaitement quand nous restâmes toute une nuit à parler de la mort dans le petit salon de son Bel Ami, ancré hors du port d'Antibes. Il avait peur de la mort. Il disait que l'idée de la mort le quittait rarement. Il voulait connaître tout sur les différents poisons, la rapidité de leur effet et leur bénignité relative. Il devenait plus particulièrement insistant quand il me questionnait sur la mort en mer. Je lui dis que, selon moi, la mort en mer est relativement douce sans une ceinture de sauvetage, mais qu'avec une bouée de sauvetage la mort est des plus atroces. Je le vois encore fixant ses yeux sombres sur les ceintures de sauvetage qui pendaient près de la porte de la cabine, et disant qu'il allait les lancer par-dessus bord le lendemain. Je lui demandai s'il avait l'intention de nous envoyer au fond de la mer pendant notre croisière en Corse. Il garda le silence un instant.

"Non", dit-il finalement. Il pensait qu'après tout il valait mieux mourir amoureux d'une femme. Je lui dis que, du train où il allait, il avait plus d'une chance de voir comblé son vœu.

LE "TAUREAU TRISTE"

Tandis que je parlais, Yvonne se réveilla, demanda, à moitié grisée, un autre verre de champagne, puis se rendormit la tête sur ses genoux.

Elle était danseuse de ballet, à peine âgée de dix-huit ans, poussée par un mieux marcheur dans les coulisses du Grand Opéra, se laissant maintenant aller inévitablement à la destruction complète, à bord du Bel Ami, sur les genoux de son terrible amant. Je savais qu'aucune ceinture de sauvetage ne pouvait la sauver, je savais qu'elle l'aurait refusée si je la lui avais tendue. Je savais qu'elle eût donné son âme, au mal insalubre, qui n'avait affaire cependant qu'à son corps. Je savais le sort qui l'attendait, ce n'était pas la première jeune fille que je voyais reposer sur ses genoux. A quel point était-il responsable de sa conduite, ceci est une autre question. La peur qui hantait nuit et jour son cerveau inquiet se trahissait déjà dans ses yeux; dès lors je le considérais comme un homme perdu.

Une femme après l'autre venait, en une interminable succession, hâter l'oeuvre de la destruction, des femmes recrutées dans tous les milieux, depuis le faubourg Saint-Germain jusqu'aux Boulevards, des actrices, des danseuses de ballet, des midinettes, des grisettes, des prostituées ordinaires. "Le taureau triste", ainsi l'appelaient ses amis. Il était fier de ses succès, s'insinuant toujours auprès d'étranges femmes de la haute société que son fidèle valet, François, introduisait dans son appartement de la rue Clauzel — premier symptôme de sa folie de

grandeur. Il venait souvent me voir avenue de Villiers, et là, assis dans un coin de ma chambre, il me regardait en silence avec cette fixité morbide de son regard que je connaissais si bien. Souvent il restait plusieurs minutes à se regarder dans la glace de la cheminée, comme s'il eût regardé un étranger. Un jour, il me raconta qu'étant assis à sa table de travail, tout occupé à son nouveau roman, il fut grandement surpris de voir un étranger s'introduire chez lui nonobstant la vigilance de son valet. L'étranger s'assit en face de lui, à la table de travail, et se mit à lui dicter ce qu'il était en train d'écrire. Il allait sonner à François pour le faire mettre dehors lorsque, à sa grande surprise, il s'aperçut que l'étranger c'était lui-même.

Deux jours plus tard, j'étais à côté de lui, dans les couloirs du Grand Opéra, regardant Mlle Yvonne qui exécutait un pas de quatre en souriant distraitement à son amant, dont les yeux ardents ne la quittaient point. Nous soupâmes tard dans le petit et élégant appartement que Maupassant venait de prendre pour elle. Elle avait enlevé à l'eau le rouge de son visage, et je fus frappé de voir combien elle paraissait pâle et fanée, comparée à ce qu'elle était quand je la vis la première fois sur le yacht.

Elle me dit qu'elle prenait toujours de l'éther quand elle dansait, qu'il n'y avait rien de comparable à l'éther pour se remonter; toutes ses camarades prenaient de l'éther, y compris le directeur du corps de ballet lui-même (et en effet, je l'en vis mourir quelques années plus tard, dans sa villa de Capri).

LE VITRIOL

Yvonne absorbait par douzaines de bouteilles de foie de morue pur pouvoir grossir; elle savait que son amant n'aimait point les femmes maigres. Ce fut en vain. Bientôt il ne resta de sa belle jeunesse que ses yeux adorables, rendus brillants par la fièvre et l'éther. La bourse de Maupassant lui resta ouverte, mais ses bras ne tardèrent pas à se fermer autour du corps d'une de ses camarades. Yvonne lança une bouteille de vitriol à la face de sa rivale; par bonheur, elle rata à moitié son coup. Elle s'en tira avec deux mois de prison grâce à la grande influence de Maupassant et à un certificat de moi où je déclarais qu'elle n'avait plus que deux mois à vivre.

Un mois plus tard, je la retrouvai, par hasard, dans un lit de Saint-Lazare — dernière scène de la Via Crucis, où vont échouer les femmes de Paris tombées et désespérées. Je lui dis que je mettrais au courant Maupassant, que j'étais sûr qu'il viendrait aussitôt la voir.

Je me rendis chez Maupassant ce même après-midi: il n'y avait pas de temps à perdre, il était clair qu'elle n'avait que quelques heures à vivre. Le fidèle François se tenait à son poste, tel un Cerbère, veillant à ce qu'aucun intrus ne dérangât son maître. J'essayai en vain d'être introduit: la consigne était sévère, aucun visiteur ne devait être admis sous aucun prétexte: c'était toujours l'histoire de la dame mystérieuse. Tout ce que je pus faire ce fut de griffonner un mot au sujet d'Yvonne. François promit de remettre le billet à son maître. La-t-il fait? C'est ce que je ne sus jamais.

Il est probable qu'il ne l'a pas remis, car il s'employait toujours à éviter à son maître les complications avec les femmes.

Lorsque, au matin suivant, j'arrivai à Saint-Lazare, Yvonne était morte.

Deux mois plus tard, je revis Maupassant dans le jardin de la Maison Blanche, l'hospice bien connu, à Passy. Il se promenait au bras de son fidèle François, lançant de petits cailloux sur les plate-bandes de fleurs avec le geste du Seigneur, de Millet.

—Vois-tu ces fleurs? disait-il. Pourvu qu'il pleuve, elle repousseront cet été, comme des petits Maupassants.

Azel MUNTHE. (Traduit de l'anglais par B. Ben Ezra.)



Célébrez la veille du NOUVEL AN, le soir de gala le plus important de l'année, sur le Normandie Roof, le seul endroit du genre en Amérique! Vous ne regretterez pas cette nuit de fête passée avec vos amis dans un atmosphère continental, au rendez-vous le plus brillant de Montréal. Lloyd Huntley et son orchestre, au rythme de sa musique entraînante, vous rendra inoubliables ces premières heures du début de l'année 1939!

Retenez vos billets dès maintenant Veille du Jour de l'An—\$7.50 le couvert Déjeuner \$2.00 le couvert Avec Lloyd Huntley, son orchestre et un grandiose spectacle

Le Normandie Roof HOTEL MONT-ROYAL

GÉMIER C'était un grand acteur et un grand enfant, dit Antoine. — Triomphe à Montréal.

Le grand acteur français Gémier est venu au Canada vers 1924. A Montréal, il remporta un très grand succès. Il est mort, il y a cinq ans. Celui qui, à part d'être un grand acteur, fut un organisateur puissant, un novateur même dans la mise en scène, est déjà presque oublié, et c'est regrettable.

Cet oubli, écrit un chroniqueur parisien, Antoine le déplore avec nous en évoquant quelques souvenirs.

Gémier, nous disait-il, était une nature un peu ingrate, impulsive, parfois violente, mais généreuse et désintéressée; au fond c'était un enfant, mais un enfant chez qui la matière était riche, il suffisait de savoir l'exploiter.

Suivez sa carrière: pendant qu'il est chez moi, c'est le "Cantonnier" de Blanchette, le "père" dans les Tisserands; dans tout ce qui est rôle de composition il est vraiment supérieur. Dès qu'il est son maître il s'amuse à jouer Hoché en culottes courtes... un enfant vous dis-je.

Mais quand l'avez-vous connu?

Gémier a dû m'arriver vers 1888, il était tout jeune, je lui avais donné un bout de rôle dans une pièce de Jules Julien; je me suis absenté au début des répétitions, et à mon retour plus de Gémier, Jules Julien lui avait retiré son rôle et il ne faisait pas l'affaire....

"Je l'ai repris trois ans après et nous sommes restés longtemps ensemble, il m'a même suivi à l'Odéon; une amitié sincère nous unissait, si bien qu'à la fin de chaque année je lui remettais un contrat signé en blanc, il n'en a jamais abusé.

"Ce doit être en 1901 que nous nous sommes séparés; il a pris à ce moment la Renaissance pour monter la Vie Publique de Fabre. Puis il m'a succédé."

Sur cette succession Antoine nous parait un peu réticent; un silence puis il reprend:

— Vous savez que c'était un ami de Briand! Ils s'étaient connus traversant l'un et l'autre des moments difficiles. Briand arrivait de Nantes sans un sou en poche et Gémier n'en avait pas davantage, ce sont des moments que l'on n'oublie pas, et Briand l'aimait beaucoup. C'est d'ailleurs lui qui est intervenu pour que je lui cède le théâtre". A ce moment nous comprenons enfin les réticences d'Antoine, lorsqu'il lâche: "ce théâtre qu'il a déclassé en montant Sherlock Holmes". Oh! nous avons polémié en diable, ajoute Antoine, mais notre amitié ne s'en est jamais ressentie".

Maintenant nous évoquons l'Odéon, d'où Gémier aurait pu, changeant de rive, passer à la Comédie-Française, mais il était bien trop acteur pour n'être qu'un administrateur.

THEATRES

AU CINÉMA DE PARIS AU SAINT-DENIS

"Katia" le nouveau film de Danielle Darrieux, est attendu avec impatience. Pour commencer la nouvelle année, le directeur du Cinéma de Paris a eu la main heureuse en choisissant ce film, le premier tourné en France par la vedette internationale à son retour d'Hollywood. "Katia" c'est le nom de la jeune princesse Dolgorouki, qui devient le démon bleu du tzar Alexandre II. Le film est basé sur des événements historiques auxquels la princesse Bibesco, auteur du scénario, a ajouté très peu dans l'ordre romantique.

AU PALACE

Les adaptations d'oeuvres lyriques à l'écran, et plus particulièrement les transpositions d'opérettes américaines, et coïncidence remarquable, celles qui ont pour vedettes Jeanette MacDonald et Nelson Eddy, ont toujours rencontré la faveur des cinéphiles. C'est ce que nous aurons l'occasion de constater, une fois de plus cette semaine, au cinéma Palace, alors que l'on présentera en premier "Sweethearts". Après la "Naughty Marietta" de Victor Herbert, la "Rose-Marie" de Friml et "Maytime" de Stromberg, on aura donc de nouveau le plaisir d'entendre ces excellents chanteurs que sont MacDonald et Eddy dans une opérette de Victor Herbert.

À L'IMPÉRIAL

Les films des frères Marx, tout vaudevillesques qu'ils sont, ne sont pas moins populaires. On devrait plutôt dire qu'ils doivent justement leur popularité à la part très large qu'ils font au vaudeville. Il en est ainsi de "Room Service", comédie inénarrable, remplie d'incidents sans suite les uns les autres. Comme second film au programme, on présentera "A Man To Remember". Les principaux rôles sont joués par Anne Shirley et Edward Ellis.

AU CAPITOL

"Artists and Models Abroad"? Voilà un film entraînant, rempli de situations imprévues et interprété par une brillante troupe de comédiens, tous plus populaires les uns que les autres. Le film met en vedette Jack Benny et Joan Bennett. L'intrigue, comme le titre peut le suggérer, déjà, promène les spectateurs d'une pièce à l'autre, sans que ceux-ci en soient incommodés le moins du monde. Des sujets courts et des actualités de la semaine complètent le programme.

HELEN HAYES AU MAJESTY

C'est probablement dans "Victoria Regina" de Laurence Hausman que Helen Hayes remporte son plus grand succès et où elle brise tous les records d'assistance. C'est la semaine prochaine qu'on verra cette artiste remarquable dans l'oeuvre qu'elle a pour ainsi dire immortalisée, au His Majesty's. Il y aura deux matinées mercredi et samedi. Tout fait anticiper un franc succès pour la version anglaise de cette pièce.

JEAN, JAC ET JO AU MONUMENT NATIONAL

Le célèbre trio qui a connu de si beaux succès à l'Alhambra de Londres et à l'A.B.C. de Paris paraîtra en scène du Monument National dès le 10 janvier prochain avec Lys Gauty et Guy Berry. Tous trois sont de nationalité différentes: Jean est français, Jac est Suisse et Jo est hollandaise, mais tous trois sont français de coeur et de langue.

HISTOIRES MARSEILLAISES

Titin se promenant sur la Canebrière rencontre son ami Olive qui sortait d'un bureau de tabac. Comme il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient vus ils se mirent à bégayer de choses et d'autres et notamment sur la cherté de la vie, les décrets-lois, etc. Tout à coup, Titin demande à Olive: "Et ton fiston, qu'est-il devenu?" et Olive dit qu'il avait trouvé une bonne place à Paris et que depuis peu il était parti, mais, lui dit-il: "Tu sais comme je t'aime, mon petit, et cette idée qu'il est loin me rend un peu neurasthénique, aussi je lui écris tous les jours et le temps me paraît moins long, cependant tu vas avouer qu'une lettre qui était à 65 centimes va coûter 90 centimes, c'est un peu cher pour écrire, mais tu sais Titin, à moi, ils ne m'auront pas car avant l'augmentation, je viens de faire provision de timbres à 65 centimes."

A L'AFFICHE ST DENIS. Horru Baur dans LA TRAGÉDIE IMPÉRIALE. CHARLES TRENET dans LA ROUTE ENCHANTEÉ.

SPORTS

ALLONS! DEBOUT LES MORTS!

Les morts, auxquels nous faisons allusion, on s'en doute quelque peu, ce sont les Canadiens de Montréal, ces as entre les as du hockey, qui devaient tout révolutionner cette année en fait de victoires, mais qui accusent présentement bien plus de défaites que de triomphes. Décidément, tout cela fait pitié. Qui donc sortira de leur sépulture ces pauvres Canadiens tant éprouvés? Notre critique n'est pas dirigée dans un but destructif, loin de là, mais plutôt pour secouer les endormis et enfin ceux qui, selon nous sont responsables des mésaventures sportives de notre club local de hockey. Si le Canadien continue la série de ses exploits, il n'y aura bientôt dans les loges et l'amphithéâtre que quelques poignées de fidèles qui voudront tenir bon dans l'espoir que nos "morts seront bientôt debout".

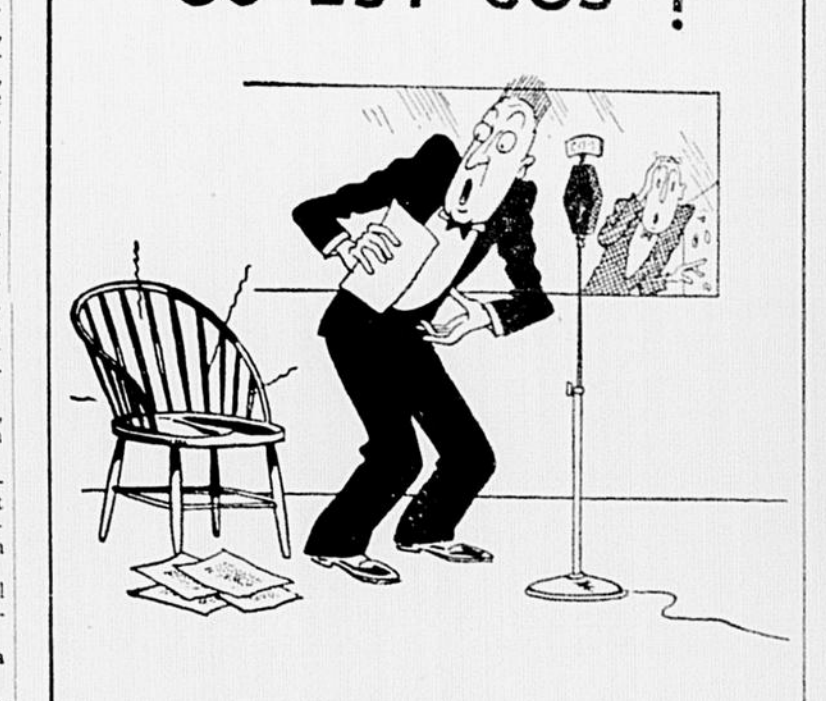
C'est à espérer, mais comme soccer Anne, nous ne voyons encore rien venir. La tenue de nos équipiers est vraiment décourageante et c'est à se demander si le club des Mille-Vaches ne ferait pas meilleure figure. Chacun des joueurs joue son petit rôle individuellement, sans s'occuper de ses voisins et nous serions bientôt tentés de croire qu'il y a de la zizanie parmi les joueurs. Si vraiment, il y a une manque d'entente, autant vaudrait que les dits joueurs soient licenciés et en vitesse, car toute maison divisée contre elle-même, disent les Ecritures, doit périr. Dans le passé, on a peut-être porté trop aux nues la science, l'habileté, le courage, la rapidité des "Flying Frenchmen". Il faut dire qu'aujourd'hui, ces qualités répandaient en maîtres et qu'il y avait de l'esprit de corps. Il appartient donc à nos joueurs de ne pas faire mentir la réputation que les anciens ont créée au Canadien. Bon sang ne peut mentir!

COMMENT ON ENTEND LE SPORT AU PIED DU VESUVE

Paris. — Je voudrais que les habitudes de Colombes et du Parc des Princes eussent été dimanche à l'écoute pour se régaler de leurs collègues napolitains. Ils auraient peut-être compris ce que c'était qu'une foule injuste pour qui le sport n'est plus qu'une passion malade. Certes, Paris n'a jamais fait à des joueurs étrangers un accueil aussi féroce. Mais il nous est arrivé, à nous aussi, de reprocher à nos visiteurs la moindre faute comme un crime et de considérer chaque blessure reçue par un Français comme une tentative d'assassinat. Puisse la rencontre de Naples nous servir de leçon et nous garder à l'avenir d'un pareil chauvinisme! Car nos foules sportives sont encore loin d'être impartiales. L'impartialité est peut-être impossible dans ce domaine. Mais il faut essayer de s'en rapprocher le plus possible. Ayons l'honnêteté de le reconnaître: elle qui y est le mieux parvenue, c'est la foule allemande. Elle constitue aujourd'hui le public le plus sportif de l'Europe. Je l'ai vue de mes yeux applaudir chaleureusement des exploits qui compromettaient sa victoire.

On apprend, en dernière heure, que les Napolitains vont avoir six années pour apprendre les lois de l'hospitalité sportive de football à décider que, pendant ce laps de temps, Naples n'aurait droit à aucune revanche internationale. On ne peut que féliciter la Fédération transalpine de ce geste, d'ailleurs sévère, qui donnera peut-être à réfléchir aux siffleurs non seulement de la péninsule, mais de toute l'Europe.

OÙ EST JOS ?



A PRENDRE UNE DOW BIÈRE Old Stock. Bien des gens aimeraient parler à la radio, Mais pour notre ami Jos, c'est bien tout le contraire: — Boire une bonne DOW, ça fait mieux son affaire, Que de s'égosiller à jaser au micro.

Le pilori pour Raynault & Cie

SCANDALE PARLEMENTAIRE DÙ À LA LOTERIE IRLANDAISE

Comment partie de la députation tory à Ottawa se vendait avant 1935. — Un vol annuel de 5 millions au Canada et de 25 millions aux Etats-Unis.

(Dépêche spéciale à "L'Autorité")

Ottawa, 30. — L'arrestation aux Etats-Unis de sept agents du "sweepstake" irlandais a eu une répercussion beaucoup plus profonde ici, dans la capitale, qu'on ne l'aurait pensé. C'est qu'au Canada la loterie irlandaise possède aussi ses agents et qu'on en trouve à Ottawa, plus que cela dans les couloirs de la Chambre des Communes et du Sénat, au cours de certaines sessions.

S'il faut en croire les dépêches, dans douze Etats seulement les agents de la loterie irlandaise, ayant à leur service 700 sous-agents et 3,000 vendeurs et vendeuses, ont placé en 1936 pour plus de \$25,000,000 en billets. Combien s'en vendit chaque année au Canada? Le chiffre de \$5,000,000 serait-il exagéré? Nous ne le croyons pas.

Certains de ces prédicants aux poches bien garnies ne se contentaient pas seulement de persuasion verbale, mais on assure que plusieurs députés, parmi les plus scandalisés, ne furent pas sans ressentir la "conviction" offerte par de beaux banknotes, pour stimuler leur ardeur. Aucune pression n'était exercée sur le Sénat, ce corps se montrant plutôt favorable aux paris sur les courses et les loteries, si un sage contrôle était exercé.

Sans doute, qu'on en apprendra de belles aux Etats-Unis sur le fonctionnement de cet autre "racket", auquel plusieurs députés consacraient leur attention depuis plus de deux années. Ce qu'il dut y avoir de manoeuvres corruptrices, d'achats de consciences et d'abus de confiance, les procès futurs le diront. Les prévenus sont passibles d'une peine de vingt-quatre ans de réclusion, en plus d'une amende de \$21,000.

Les mêmes méthodes employées chez nos voisins l'ont été à coup sûr chez nous. Un scandale parlementaire éclaterait-il ici que nous n'en serions pas autrement surpris. Spécifications seulement que ces tractations se produisirent du temps de M. Bennett. Pure coïncidence, il faut le croire.

PASCAL

NAZO-FASCISTES QUI SE MOQUENT DES "CANAYENS"

Pourquoi notre "bonne-pressé" appuie-t-elle Hitler et Mussolini, ennemis du Pape, et Franco, général des Musulmans en Espagne? — Mystère!

Nos nazo-fascistes qui, depuis des mois et des mois chantaient les louanges de Mussolini et Franco, au point de vue religieux et national, après avoir été forcés d'abandonner Hitler à son sort, ont des figures qui commencent à s'allonger démesurément. N'oublions pas que ces "nationaux" se disaient grands amis de la France et qu'ils sont tout éberlués de voir le "Duce" mettre le poing sous le nez de Marianne. Comme si la chose n'avait pas été facile à prévoir de la part de cet hurluberlu!

Au point de vue catholique, maintenant, où en est ce Benito? Une de nos feuilles bonne-pressistes est obligée de convenir que: "La surveillance exercée sur la presse et sur les agences de nouvelles en Italie explique comment il se fait que de l'étranger, on n'a rien su, ces mois derniers, des vexations réelles et nombreuses à l'endroit des groupements d'action catholique dont le Souverain Pontife a parlé dans son dernier discours aux cardinaux, la veille de Noël; rien non plus des incidents survenus à Bergame, à Turin, à Venise, où les catholiques, groupés en associations, ont dû en subir de mauvais et même des violences calquées d'assez près sur celles des nazistes allemands. A Milan même, à la suite d'un discours du cardinal Schuster, d'ordinaire sympathique au régime, il y a eu des incidents sérieux, dont la presse italienne n'a rien rapporté."

Quant à Franco, c'est bien l'être le plus hypocrite que l'on puisse voir. Lorsqu'il déclancha sa révolte, tous les autres généraux, ses compagnons, étaient francs-maçons notoirement. Tels Sanjurjo, Godet et Mola, morts l'un après l'autre. De plus, Mola était Juif, ce qui a porté bien des observateurs à soupçonner le sabotage de l'avion dont la chute causa sa fin. Peut-être un clin d'oeil de Hitler à Franco...

Ce pieux général pousse si loin la ferveur qu'il décore de grands scapulaires et munit de chapelets les Maures qui constituent la fleur de son armée de nouveaux "croisés", car n'oublions pas que Franco prétend marcher sur les traces de Godefroy de Bouillon. Le malheur pour lui, c'est que Godefroy de Bouillon combattait, à la tête des Chrétiens, les Musulmans, tandis que Franco, à la tête des Musulmans, combat les chrétiens. Qu'ils soient munis de chapelets et de scapulaires, ces Maures à demi civilisés n'en restent pas moins de fervents disciples de Mahomet.

Comme nous avons affaire, dans le Québec, à beaucoup de farceurs, ils ne trouveront pas mauvais que nous rappellions ici l'une de leurs meilleures farces. C'était lorsque le Fohruer Adrien Arcand ne cessait de clamer: "Vive Hitler!" A l'intention des bonnes âmes, il avait imaginé cette jolie fable:

Le gentil Adolf se faisait surtout remarquer par sa dévotion à la sainte Vierge. Il ne cessait de la prier soir et matin et communiquait presque tous les jours en se recommandant à cette grande protectrice des garçons sages. Bref, Adrien était tellement ému de cette dévotion sans limite qu'il ne cessait d'en parler à son copain Joseph Ménard, le digne propriétaire du "Patriote", du "Chameau" et du "Goglu", lequel en retour entretenait Arcand avec chaleur de sa dévotion à lui envers saint Joseph, son grand patron au lys immaculé. Ce Jos Ménard, tout de même!...

SIMPLICISSIMUS.

LES 57 ANS DE M. BOUCHARD

Un chef de parti qui reste jeune en dépit de la marche du temps. — Le secret de toujours finir par le triomphe.

Le chef de la phalange oppositionniste libérale à l'Assemblée Législative de Québec, l'hon. T. Damien Bouchard, a célébré ces jours derniers le cinquante-septième anniversaire de sa naissance. Il nous pardonnera sans doute cette indiscretion, car M. Bouchard n'affiche pas l'âge qu'il a réellement. Il a conservé tout autant de sa verdure physique que de sa verdeur verbale, ce qui n'est pas peu dire.

Le chef parlementaire libéral, s'il garde sa fougue d'autrefois, manifeste donc une belle jeunesse dont personne ne saurait lui faire le moindre grief.

M. Bouchard peut être appelé le fils de ses oeuvres, et nous nous plaignons tout particulièrement ici à rendre un juste témoignage d'estime et d'admiration à un confrère en journalisme qui a su faire sa marque par ses propres moyens, aidé en cela par une intelligence lucide et un allant peu ordinaire. Journaliste, il l'est jus-



L'hon. T.-D. Bouchard, chef de l'opposition à l'Assemblée Législative, dont les innombrables amis viennent de célébrer le 57ème anniversaire de naissance.

qu'au fond de l'âme. Tour à tour reporter, correspondant de journaux, propriétaire d'un hebdomadaire dans sa ville natale de Saint-Hyacinthe, puis maire de sa ville, député, président de l'Assemblée Législative et ministre du Commerce et de l'Industrie, il a gravi un à un les échelons qui conduisent à la notoriété.

Le maire de Saint-Hyacinthe est un lutteur redoutable qui sait rendre coup pour coup, mais jamais en bas de la ceinture. Ses adversaires le savent et l'en estiment d'autant plus. Avec cet esprit de combativité innée qui lui est propre, il a mené plusieurs luttes épiques, où il a toujours fini par avoir le dessus. Ce diable d'homme était né vainqueur.

Des hommes de cette trempe, nous n'en aurons jamais trop et espérons que M. Bouchard continuera encore longtemps, tant à servir les intérêts de ses concitoyens de Saint-Hyacinthe que de la province tout entière.

KNOCK

FABLE ARABE

A côté d'un chameau broutant l'herbe salée d'une prairie, trottaient un fourmi, portant un brin de chaume plus gros qu'elle dans ses mandibules. L'animal à bosse apercevant la diligente ouvrière lui dit: — Plus je te regarde et plus tu m'étonnes! Comment peux-tu porter sans peine des fardeaux dix fois plus lourds que toi, tandis que moi-même je plie sous le fardeau d'un double sac.

Sans s'arrêter, la fourmi répondit: — Imbécile! c'est que tu travailles pour les autres.

NOCTAMBULES

—Ma pauvre femme va passer la nuit sans dormir. — Pourquoi? Elle est atteinte d'insomnie? — Non: elle attend que je rentre.

LA CHIQUENAUE

Cette jeune chanteuse qui remporte dans l'art de la musique des succès incessants est très fière des bijoux que lui offrent ses admirateurs.

Son ami... en titre lui reprochait un jour de porter sur elle, en scène, pour un million de francs de diamants.

—Faites donc comme tant d'autres, soupirez-t-il: mettez du faux. Le public ne s'en aperçoit pas. Alors la jolie fille: — Je le sais bien. Mais du faux, il me faudrait l'acheter.

JAMAIS ON N'A VU AUTANT DE CRASSE ALLIÉE À TANT D'IGNORANCE. — LES NEIGES "ORDINAIRE" ET "SPÉCIALE". — L'ADMINISTRATION "HOUDISTE" TROUVE LES COFFRES VIDES. — QUELS FARCEURS!

Comme beaucoup d'autres, "L'Autorité" a été surprise de la composition du Comité exécutif à l'hôtel-de-ville. Elle avait prédit: MM. J.-M. Savignac, Hector Dupuis, J.-E. Dubreuil, L.-J. McKenna et Georges Caron, membres. MM. Savignac et Dupuis ont été élus. A ce que nous savons, M. Kerry a remplacé M. McKenna parce qu'il avait l'appui de la majorité des échevins de langue anglaise. M. Georges Caron a obtenu une compensation suffisante dans la présidence de la Commission Métropolitaine. Quant à M. J.-E. Dubreuil, la position de leader du Conseil lui fut offerte et il la refusa. Les deux nouveaux-venus, ou plutôt les deux "surprises" du jour, MM. Coupal et Delisle, eh bien, rien ne prouve qu'ils ne sont pas qualifiés. L'avenir parlera pour eux. En tout cas, ils ne sauraient plus mal faire que MM. Jeannotte et Taillefer, qui représentaient respectivement le Centre et l'Ouest. Même qu'il leur sera facile de faire mieux...

Il a fallu peu de temps à la nouvelle administration pour mettre à jour les scandaleuses aberrations de l'ancienne. Les échevins Savignac et Kerry ont dit, à la radio, que le fonds de réserve était à sec, comme si leurs devanciers avaient pensé: après nous, le déluge! L'ex-maire Raynault comptait parmi ceux-ci trois porte-ordures: les sieurs Taillefer, Jeannotte et Lacombe, et deux autres membres de l'exécutif éhonté de temps à autre un semblant d'indépendance: MM. Filion et Hogan. Lesquels d'entre ces messieurs ont opéré un virement de fonds en vertu duquel les \$200,000 consacrés à l'enlèvement de la neige "ordinaire" ont été versés à des oeuvres de charité très dignes d'attention, sans doute, mais nullement qualifiées à recevoir des fonds spécialement consacrés à l'entretien des rues en hiver? Seul le pilori serait capable de punir cette canaille!

LES NEIGES "ORDINAIRE" ET "SPECIALE"

Un confrère du matin traite fort humoristiquement de la question. Il mérite d'être cité:

"La chute de la neige, à Montréal, écrit-il, "durant notre bel hiver canadien, est chose certaine: partant, ce devrait être chose facile à prévoir. Dans ses prévisions budgétaires, pour l'exercice 1938-1939, l'administration Raynault réserve \$261,000 pour l'enlèvement de la neige "ordinaire", \$276,000 pour la neige des trottoirs, \$1,000 pour celle des ruelles et \$200,000 pour la neige "spéciale", celle que les charrettes du tramway repoussent si vaillamment le long des trottoirs. Ce qui fait un total de \$738,000 pour l'enlèvement de toutes les neiges, sauf bien entendu, les neiges d'antan..."

"Ce geste de prévoyance élémentaire, M. Raynault dut le regretter aussitôt après l'avoir fait, car l'administration Houde vient de constater que les fonds réservés à l'enlèvement de la neige ont été dilapidés et qu'il y manque \$200,000. On a découvert que ce régime, pressé de contribuer à la caisse de secours des fédérations d'oeuvres charitables et n'ayant pas d'argent disponible, puisa à même le budget de la neige "ordinaire", se disant sans doute que l'hiver venu, le Ciel arrangerait tout cela. La vérité, la froide vérité, c'est que M. Houde est obligé, aujourd'hui, de s'arranger comme il peut. M. Raynault, s'il était encore avec nous, aurait peut-être pu, avec l'intercession de M. Duplessis, obtenir qu'il tombe cet hiver pour \$200,000 de moins de neige, mais ce n'est pas M. Houde qui va conjurer la chute de la manne des chômeurs..."

On ne saurait mieux tourner en ridicule le folichon Raynault, l'insipide Taillefer et "Peanut" Jeannotte. Pourtant, l'exemple de l'hiver dernier était là pour démontrer qu'il ne faut pas trop s'en remettre à la Providence sur la chute de la neige, bien que M. Duplessis veuille faire croire qu'il met la Providence dans sa poche aussi souvent qu'il le veut. Au cours de l'hiver 1937-38, des millions de dommages furent causés aux particuliers par l'incurie administrative.

L'ORGIE DE CORRUPTION DUPLESSISTE

Les adversaires du nouveau régime essaient de se consoler de leur déconfiture du 12 décembre en faisant circuler le rumeur que 22 échevins, au moins, sont antipathiques à l'administration "houdiste" et que celle-ci ne pourra pas fonctionner. C'est justement ce qu'attend, semble-t-il, M. Duplessis, bailleur de fonds du candidat-perroquet à la mairie Charles-Auguste Gascon, aussi ignoré quinze jours après le scrutin qu'il l'était quinze jours auparavant. Il n'en a pas coûté moins de \$150,000 à la caisse électorale de l'Union Nationale pour obtenir un aussi piètre résultat. Si des élections générales dans la province étaient imposées au Mauricien, comme il en a déjà été menacé par deux fois au moins, on se demande comment il pourrait faire face à la musique, car il a beau compter sur les trusts, ceux-ci se fatigueront à la fin, et il n'aura pas tous les jours un contrat important à accorder sans soumissions à la Dufresne Engineering Co. pour la construction d'une centrale électrique en Abitibi.

Pour mieux illustrer l'effroyable orgie d'argent occasionnée par le scrutin du 12 décembre, nous citerons ces faits: Samedi soir dernier, au restaurant Duclos, angle de la 15ème avenue et de la rue Notre-Dame, à Lachine, un client payait son écot avec un billet de \$5.00 sur lequel était écrite cette note au crayon rouge: "J'ai reçu ce \$5.00 pour voter contre Camilien Houde". Le billet de banque est en circulation et d'autres pourront lire cette confession déshonorante.

Second fait: Un distributeur de liqueurs docres "Jumbo" déclarait dans un restaurant montréalais, mercredi dernier, que durant son absence, sa femme avait reçu la visite d'un cabaleur qui, le sachant sympathique à Camilien Houde, avait laissé \$10. pour qu'il s'abstint de voter. "Voici les \$10., et j'ai voté pour Camilien!" s'écriait triomphalement le distributeur de la compagnie Jumbo.

Qui osera nier que cette élection fut une véritable orgie? Néanmoins, Maurice le Purificateur, et après lui Adhémar le Raynaultvateur, avaient promis que les consultations populaires seraient à l'abri de toute corruption si le peuple les portait au pouvoir à Québec et à Montréal. S'il y a une différence, c'est que l'élection Gascon fut peut-être un peu moins pourrie que l'élection Raynault et que, de plus, elle ne fut pas ensanglantée par le meurtre d'un Gagala dont l'ombre, à l'instar de celle de Banquo, semble hanter les nuits du MacBeth de l'Assomption.

Les anti-houdistes ont beau jeu de prétendre que Camilien serait mis en minorité dès la première assemblée du Conseil. Puisque cela leur sert de baume, en attendant mieux, qu'ils en profitent, "L'Autorité" est sûre que la majorité houdiste atteint déjà, bien au contraire, 22 voix, et qu'elle s'augmentera à mesure au lieu de diminuer.

CIVIS.

UN SOCIALISTE CONSERVATEUR

C'est M. Spaak, premier ministre de la Belgique et homme des contrastes. — Successeur de Vandervelde.

Depuis la mort du vétéran Vandervelde, le véritable chef du communisme en Belgique est M. Spaak, qui se trouve être le premier ministre. Disons sans tarder que si M. Spaak est aussi socialiste, il est beaucoup moins radical que M. Vandervelde. Voici le sommaire d'une étude sur M. Spaak par M. Pierre Lyauté, fils de l'ex-marchal Lyauté, le conquérant du Maroc.

Rue de la Loi. De beaux hôtels bien alignés, très lavés, blancs, propres et coquets. Un silence de séminaire. Des parcs adoucis. Des huissiers onctueux ou pittoresques. Des rampes d'escalier en fer forgé. Tel est le cadre douillet du premier ministre et de ses collègues.

Au delà de cette sérène apparence, quelle agitation, quelle complexité! Je ne connais pas de politique intérieure plus nuancée, plus difficile à saisir dans ses subtils détails que celle de la Belgique. Chez nous, les curieux aperçoivent les principes de la gauche et de la droite, mais ici, il faut aller de cité en cité et s'inquiéter des mystères de chaque caste ou parti.

Comment se reconnaître parmi les divisions des catholiques, flamingans, libéraux, rexistes, socialistes, Wallons. Parmi ces phalanges d'intelligences et de talents, le secret de la Belgique est à l'inverse de la distance. Les cités sont à une heure, en bloc électrique, de Bruxelles; aussi les parlementaires se rendent-ils chaque après-midi, après cinq heures du soir, dans l'atmosphère traditionnelle du lieu de leur naissance, retrouvant familles, estaminets et mutualités, et quand les hommes s'assemblent au prochain matin, ils apportent le parfum de Liège et d'Anvers, de Gand et de Namur. Grâce à ces contacts quotidiens, la bourgeoisie est égalitaire et sociale. Pas d'absentéisme, mais une vie commune qui satisfait le bien-être de la masse.

M. Spaak est un bourgeois. Sa famille par alliance est Janssens. Ceux-ci sont des notabilités qui illustrent les professions libérales, des gens qui ont le goût de la parole, de la plaidoirie, des dossiers, du contact sévère avec l'arbre nécessité. Lui a doublé cela, dès le retour des internements de la guerre, d'un feutre à larges bords, d'une ronde physionomie, d'une bonhomie malicieuse et de qualités de tribun. Mais, une fois au pouvoir, il est aux prises avec le réel.

Il est royaliste sans cesser d'être socialiste, et ces sincérités se sont fondues au contact des réalités. Chez nous, du fait de la distance, nos intellectuels socialistes s'abandonnent à un internationalisme abstrait. Si Bordeaux, Lyon et Marseille étaient à une heure de Paris, que de changements dans le climat politique de l'extrême gauche française.

Le Belge est habitué à composer. Pas de centralisation. Chaque cité wallonne ou flamande, agricole ou industrielle, a une mentalité de Dominion. Bruxelles est une ville comme les autres et, pour le bien marquer, s'affiche avec ostentation wallonne et flamande. Aussi, lorsque Spaak est tout d'abord à son "Quai-d'Orsay", il ne se laisse pas guider par de grands principes, mais compose. Le dénominateur commun entre Anvers ou Liège, famillier aux politiques de la politique intérieure, il le cherche entre Berlin et Paris, et sa diplomatie est celle de l'équilibre, sa neutralité est gymnastique.

Comme la France, la Belgique use ses hommes. M. Spaak est un jeune. Van Leeland, qui fut l'homme d'une grande politique économique, a dû céder très vite contre des forces contraires, dans un pays où tant d'intelligences s'affrontent. La Belgique réaliste n'a-t-elle pas mis un quart de siècle à comprendre les visées coloniales de Léopold II, qui, lui, cependant, était le souverain.

La Belgique est équilibrée au point que les grands partis s'affrontent sans pouvoir, le plus souvent, au cours d'élections générales, imposer de majorités massives. Peu de lames de fond.

A TOUS NOS CLIENTS ANCIENS ET NOUVEAUX

le président et les membres du conseil d'administration offrent leurs meilleurs et plus sincères vœux de

Bonne et Heureuse Année

Trust Général du Canada

112, rue Saint-Jacques ouest, Montréal

Tél. LAncaster 5227

ADMINISTRATION — PRETS — FIDUCIE

LA NEIGE EST REMISE EN PLACE À SAINTE-AGATHE

(Correspondance spéciale à "L'Autorité")

Sainte-Agathe des Monts, P.Q., 30 — Il n'y a pas que Montréal qui ait à faire face au problème de l'enlèvement de la neige, parce que l'administration Raynault a laissé l'administration Houde sans un sou vaillant dans la caisse destinée à cette fin. La municipalité de Ste-Agathe, en plein cœur des Laurentides, a elle aussi son problème "blanc", mais elle n'entend pas y aller par quatre chemins pour le résoudre.

Après la dernière bordée, un chasse-neige de la voirie provinciale se lança résolument à l'assaut des immenses banes d'ouate tombée du ciel, et les rejeta impétueusement sur les bords de la route, c'est-à-dire sur les trottoirs. Les autorités municipales indignées ne tardèrent pas à réagir et immédiatement des équipes furent mises au travail afin de renvoyer sur la chaussée cette neige encombrante pour les piétons. A moins d'une intervention providentielle du soleil, capable de faire fondre toute cette neige, ainsi tournée et retournée, qu'advient-il? Est-ce que le chasse-neige de la voirie provinciale reviendra à l'attaque ou si les pelletiers municipaux se chargeront de la tâche? Les paris sont ouverts en faveur de l'une et l'autre contingences et des sommes considérables sont déjà engagées. Les hauts pics des Laurentides s'inclinent sur ce blanc problème, alors que les problèmes municipaux sont généralement noirs, ou du moins... gris.

IDIDACE.

Comme ses prédécesseurs précédents ministres, M. Spaak passera et reviendra. Il effraiera toujours et cependant sera souvent recherché. En reconnaissant Burgos, il affirme son indépendance à l'égard des mil-

tants idéologiques; en dépensant de larges budgets, il inquiétera. Puis la Belgique régulière, équilibrée poursuit sa route paisible et se laisse conquérir à nouveau par une éloquence. Pierre LYAUTEY.

L'Hôtel Windsor possède une atmosphère de distinction très recherchée et est visité par des voyageurs de renom venant de toutes les parties du monde. Il est renommé pour ses chambres ultra-modernes et confortables, son excellente cuisine et son service aussi irréprochable que courtois.

WINDSOR

CAFÉ MARTIN L.T.E.E.

Montréal et son "nec plus ultra"

SALONS PRIVÉS
SEA FOOD BAR

Où les bons amis se rencontrent

1521, DE LA MONTAGNE. TÉL. MARQUETTE 0421-9963

Le Conseil d'administration du Café Martin est heureux de présenter à sa nombreuse et fidèle clientèle de fins gourmets ses meilleurs souhaits de bonheur pour 1939.

LEO DANDURAND.

Bureau Général d'Information Enrg.

460-480 EST, RUE SHERBROOKE

ECOLE DE NATATION ET DE CULTURE PHYSIQUE

J.-E. SIMARD, Directeur

SALLE DE QUILLES

sous la direction de MM. REID et ROBILARD

COMMERCE CANADIEN ENRG.

O. LOISELLE, Directeur-Gérant

Emplacements à louer pour expositions
Pour tous renseignements: Téléphone, MARquette 4861